

[AccueilRevenir à l'accueilCollectionBoite_023 | Notes de la fin de sa vie pour ses derniers livres.Item\[J.P. Vernant, Le refus d'Ulysse - suite\]](#)

[J.P. Vernant, Le refus d'Ulysse - suite]

Auteur : Foucault, Michel

Présentation de la fiche

Coteb023_f0057

SourceBoite_023 | Notes de la fin de sa vie pour ses derniers livres.

LangueFrançais

TypeFicheLecture

RelationNumérisation d'un manuscrit original consultable à la BnF, département des Manuscrits, cote NAF 28730

Références éditoriales

Éditeuréquipe FFL (projet ANR *Fiches de lecture de Michel Foucault*) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Droits

- Image : Avec l'autorisation des ayants droit de Michel Foucault. Tous droits réservés pour la réutilisation des images.
- Notice : équipe FFL ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Notice créée par [équipe FFL](#) Notice créée le 19/03/2021 Dernière modification le 23/04/2021

ce serait, pour Ulysse, renoncer à sa carrière de héros épique. En ne figurant plus, comme modèle d'endurance, dans le texte d'une Odyssée qui chante ses épreuves, il devrait accepter de s'effacer de la mémoire des hommes à venir, d'être dépossédé de sa célébrité posthume, de sombrer, même éternellement vivant, dans la nuit de l'oubli : au fond, une immortalité obscure et anonyme comme est anonyme la mort de ceux des humains qui n'ont pas su assumer un destin héroïque et qui forment dans l'Hadès la masse indistincte des « sans nom », des *nónumnoi*¹⁸.

L'épisode de Calypso met en place, pour la première fois dans notre littérature, ce qu'on peut appeler le refus héroïque de l'immortalité. Pour les Grecs de l'âge archaïque, cette forme de survie éternelle qu'Ulysse partagerait avec Calypso ne serait pas vraiment « sienne » puisque personne au monde n'en saurait jamais rien ni ne rappellerait, pour le célébrer, le nom du héros d'Ithaque. Pour les Grecs d'Homère, contrairement à nous, l'important ne saurait être l'absence de trépas – espoir qui leur paraît, pour des mortels, absurde – mais la permanence indéfinie chez les vivants, dans leur tradition mémoriale, d'une gloire acquise dans la vie, au prix de la vie, au cours d'une existence où vie et mort ne sont pas dissociables.

Sur la rive de cette île où il n'aurait qu'un mot à dire pour devenir immortel, assis sur un rocher, face à la mer, Ulysse tout le jour se lamente et sanglote. Il fond, il se liquéfie en larmes. Son *aiôn*, son suc vital s'écoule sans cesse, *kateibeto aiôn*, dans le *pothos*, le regret de sa vie mortelle comme, à l'autre bout du monde, à l'autre pôle du couple, Pénélope, de son côté, consume son *aiôn* en pleurant par regret d'Ulysse disparu¹⁹. Elle pleure un vivant qui est peut-être mort. Lui, dans son îlot d'immortalité, coupé de la vie comme s'il était mort, pleure sur sa vivante existence de créature vouée au trépas.

Tout à la nostalgie qu'il éprouve à l'égard de ce monde fugace et éphémère auquel il appartient, notre héros ne goûte plus les

18. Hésiode, *Travaux et Jours*, 154. Dans le contexte de la culture grecque archaïque, où la catégorie de la personne est bien différente du « moi » d'aujourd'hui, seule la gloire posthume du mort peut être dite « personnelle ». L'immortalité d'un être « invisible et ignoré » se situe en dehors de ce qui constitue, pour les Grecs, l'individualité d'un sujet, c'est-à-dire, pour l'essentiel, son renom ; cf. J.-P. Vernant, *l. c.*, p. 12 et 53.

19. Larmes d'Ulysse : *Odyssée*, 1, 55 ; 5, 82-83 ; 151-153 ; 160-161 ; larmes de Pénélope, 19, 204-209 ; 262-265.



charmes de la nymphe²⁰. S'il s'en vient le soir dormir avec elle, c'est parce qu'il le faut bien. Il la rejoint au lit, lui qui ne le veut pas, elle qui le veut²¹.

Ulysse rejette donc cette immortalité de faveur féminine qui, en le retranchant de ce qui fait sa vie, le conduit finalement à trouver la mort désirable. Plus d'*eros*, plus de *himeros* – plus d'amour ni de désir pour la nymphe bouclée, mais *thaneein himeiretai*, il désire de mourir²².

Nostos, le retour – *guné*, Pénélope, l'épouse – Ithaque, la patrie, le fils, le vieux père, les compagnons fidèles – et puis *thanein*, mourir –, voilà tout ce vers quoi, dans le dégoût de Calypso, dans le refus d'une non-mort qui est aussi bien une non-vie, tout ce vers quoi se porte l'élan amoureux, le désir nostalgique, le *pothos* d'Ulysse : vers sa vie, sa vie précaire et mortelle, les épreuves, les errances sans cesse recommencées, ce destin de héros d'endurance qu'il lui faut assumer pour devenir lui-même, Ulysse, cet Ulysse d'Ithaque dont aujourd'hui encore le texte de l'*Odyssée* chante le nom, raconte les retours, célèbre la gloire impérissable, mais dont le poète n'aurait rien eu à dire – et nous rien à entendre –, s'il était demeuré loin des siens, immortel, « caché » chez Calypso²³.

Jean-Pierre Vernant

20. *Odyssée*, 5, 153 : la vitalité d'Ulysse s'épand en larmes « parce que la nymphe ne lui plaisait plus, *epei ouketi hendane numphè* ».

21. Le soir, Ulysse rejoint Calypso, par contrainte, *anankè* ; contre son gré, parce qu'elle le veut : 5, 154-155.

22. 1, 59.

23. C'est une maxime chez les hommes que, quand un exploit a été accompli, il ne doit pas rester caché (*kalipsai*) dans le silence. Ce qu'il lui faut, c'est la divine mélodie des vers louangeurs. Pindare, *Méméennes*, 9, 13-17.

